

## **Cinemanía** C'est la vie...

Sami Gnaba

---

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gnaba, S. (2012). Cinemanía : c'est la vie.... *Séquences*, (281), 13–13.

## Cinemanía

### C'est la vie...

Pour sa 18<sup>e</sup> édition, Cinemanía compte sur un programme large et éclectique. Prestigieux aussi. Bénéficiant des derniers films des grosses pointures que sont Jacques Audiard, Claude Miller ou encore Manoel de Oliveira, Cinemanía mise également sur des nouveaux venus comme John Shank, Leila Albayaty, Cyril Mennegun et Sandrine Bonnaire, qui cinq ans après sa première réalisation, le documentaire **Elle s'appelle Sabine**, récidive avec un drame psychologique troublant, **Je m'enrage de son absence**.

#### SAMI GNABA

Avec sa première fiction, qui profite de l'incontournable présence de l'acteur américain William Hurt, Bonnaire relate les retrouvailles douloureuses d'un couple qui s'était perdu de vue depuis une décennie. Une décennie où leurs chemins se sont séparés, après la mort de leur enfant dans un accident de voiture. Elle, interprétée par Alexandra Lamy, a refait sa vie, s'est mariée et a eu un autre fils, Paul. Lui, revenu de Boston à la suite du décès de son père, semble toujours porter en lui les marques de la brutale disparition de son fils. Bonnaire, dans un premier temps, fait de leurs retrouvailles des moments au bonheur fragile. Cette joie de renouer avec l'être aimé jadis est sans cesse contaminée par le sentiment de perte qui habite Jacques. Graduellement, et avec une efficacité spectaculaire, la réalisatrice redirige le récit vers des confins psychologiques troublants, polanskiens à la limite. En chroniquant les liens affectifs qui se tissent entre Jacques et Paul, à l'insu de sa mère, Bonnaire fait basculer son récit vers le thriller psychologique, suivant de près l'enlèvement de Jacques dans la folie. Coupé de tout rapport au monde, ce dernier est confiné à une cave, partageant son quotidien avec Paul et une caisse de vieux jouets ayant appartenu à défunt fils... **Je m'enrage de son absence** est un film déroutant et empreint d'une humanité bouleversante, sa réalisatrice se refusant à tout jugement à l'égard de son protagoniste, préférant au lieu de simplement le suivre dans sa détresse, sans jamais forcer la note. Bouleversant et imprévisible.

Claude Miller, quant à lui, dans sa dernière réalisation avant son décès, filme la douleur d'être d'un personnage féminin en deuil de sa propre expérience, lasse, après avoir marié un homme qu'elle apprendra à haïr. Adaptation du livre de François Mauriac, campé dans la France des années 20, **Thérèse Desqueyroux** s'avère trop lisse et propre dans son étude psychologique du personnage central, beaucoup plus complexe que ce qu'il en paraît. Trop classique, la mise en scène n'arrive que trop rarement à faire sentir au spectateur toute l'ambiguïté, la complexité et l'ennui qui habitent Thérèse, magnifiquement incarnée par Audrey Tautou. Sans être parfait, ce dernier film laisse découvrir un dernier acte d'une teneur dramatique et d'une profondeur qu'on aurait souhaité déployées sur toute la durée.

Au rang des adaptations, on trouve aussi celle de *L'homme qui rit* de Victor Hugo, signée par Jean-Pierre Améris, en guise de film de clôture, et **Gebo et l'ombre**, adaptation d'une pièce de 1923 de Raul Brandão, filmé par le plus vieux réalisateur de la profession, Manoel de Oliveira. À 103 ans, le Portugais n'a nullement l'intention de ranger sa caméra. Donnant à voir six acteurs/personnages dans un décor minimaliste, **Gebo et l'ombre** est avant tout l'occasion de faire se réunir autour d'une table, d'une bougie et d'un café, trois acteurs mythiques : Michael Lonsdale, Claudia Cardinale et Jeanne Moreau. Mise en scène épurée, cadrage statique, décor magnifié par des clairs-obscur tranchants, le dernier Oliveira est l'occasion de parler de vie, de liberté, d'illusions perdues, d'art et de crise. Et de la mort qui approche.

Au rang des découvertes, difficile de passer sous silence **L'Hiver dernier**, réalisé par John Shank. Ce film d'une beauté stupéfiante aux grands airs de western, dont la tonalité pourrait rappeler le cinéma de Bruno Dumont par moments, compte sur la performance vertigineuse de Vincent Rottiers. Ce premier film aux enjeux dramatiques ténus privilégie des plans travaillés dans la durée, qui résultent de cette monotonie et de la répétition traçant le quotidien du protagoniste, un jeune paysan solitaire, peu loquace, touché par la ruine et le décès de ses parents. Chez Shank, cette chronique de la vie paysanne passe par un art de l'observation quasi documentaire, par un dépouillement qui laisse au spectateur le soin et le temps de s'immerger dans le drame de Johann. C'est cette même paysannerie qu'avait filmée Depardon déjà. Celle qui se meurt, et dont Johann est l'un des derniers dévoués et émouvants représentants.

La lutte au quotidien est le point commun de tous ces films, comme également des magnifiques **Louise Wimmer** et **De rouille et d'os** (p.41). Une lutte qui se dessine sur fond de réalité oppressante, douloureuse, à laquelle les protagonistes sont confrontés, fragiles et téméraires... Dans la résistance, toujours. Parfois, malheureusement, cette résistance les confine à l'échec, à la dissolution. Parfois à l'espoir aussi. À l'image du beau plan final de **Louise Wimmer** de Cyril Mennegun. 📍